

Le texte

Faire de sa vie une œuvre d'art ?

Edouard Delruelle

2006

pdf en ligne, hébergé par l'Université de Liège, service de Philosophie Morale et Politique

http://www.philopol.ulg.ac.be/telecharger/textes/ed_faire_de_sa_vie_une_oeuvre_d_art.pdf

9 pages

Mon rapport au texte

On pourrait dire une autre découverte nocturne sur l'internet mondial. Et ce serait vrai mais incomplet. Cela faisait quelques temps déjà que le livre *Micropolitique des groupes. Pour une écologie des pratiques collectives* (collaboration dans l'écriture de Thierry Müller, Olivier Crabbé et David Vercauteren) me tournait autour. Je découvre ou redécouvre le chapitre intitulé « Souci de soi » lors d'un stage Entraînement Mental avec le Kerfad en novembre 2017. On peut donc dire que mon regain de curiosité pour Foucault (jamais lu mais très présent dans l'air du Genepi) est associé à ma quasi rencontre avec le réseau des Crefad... Mais nous n'en sommes pas encore là.

Dans les mois qui suivront, j'essaierai par différents moyens de faire des liens avec le *souci de soi* de Foucault lors de préparations d'animations autour du « soin », de « l'éthique », « du care », de « la politique » jusqu'à cet atelier « aller bien mais pour aller où ? » mené avec Charlotte.

Au TD de Perpignan (février 2019), je travaille sur un texte qui s'appuie sur (et critique de façon ambiguë) des écrits de Foucault à propos des limites et même des effets négatifs de la libération sexuelle : centralité abusive de la sexualité dans les stratégies émancipatrices féministes, conséquences prévues par Foucault, et réalisées depuis, du déplacement de la sexualité du domaine technologique au domaine juridique...

Et en mars 2019, alors que je continue patiemment de lire *Styles* de Marielle Macé, je tombe sur ce texte et j'entrevois des passerelles qu'il me faudra sans doute écrire (dans un second temps).

Quelques mots sur l'auteur

Edouard Delruelle est né le 12 février 1963 à Liège. Grand-père résistant pendant la seconde guerre mondiale puis ministre dans le gouvernement de la libération. Père député au Parti de la Liberté et du Progrès (PLP). Lui est directeur adjoint du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme de 2007 à 2013. Il est également doctorant, puis chercheur en philosophie à l'Université de Liège, chargé de cours puis professeur ordinaire en philosophie politique. De 2005 à 2007 il est aussi membre du Conseil d'administration de l'université de Liège.

Résumé du texte

Le texte se construit à partir d'une déclaration de Foucault : en 1983, lors d'un séjour d'enseignement à l'Université de Berkeley, ses étudiants lui demandent quel genre de moral élaborer, lui répond, par l'esthétique de l'existence, par faire de sa vie une œuvre d'art. L'auteur du texte cherche à travers son écrit à comprendre cette réponse, pour cela il commence par rappeler le cheminement intellectuel de Foucault et resituer le contexte historique de son cours, les deux étant apparemment très liés.

En effet, nous sommes en 1983, l'héritage des luttes des années 60-70 (en France mai 68, aux États-Unis les luttes anti-racistes, contre la guerre du Vietnam ou le mouvement de libération des femmes) semble se réduire à des revendications centrées sur l'épanouissement personnel (libération sexuelle, bien-être, spiritualités...). Pour le dire de façon rapide et forcément un peu caricaturale,

exit les mouvements d'occupation et bonjour les séances d'expression spontanée. Dans un même mouvement pourrait-on croire, « Foucault 1 » (*Surveiller et punir* – 1975, par exemple) et son regard acéré sur le pouvoir laisse la place à un « Foucault 2 » (*Le souci de soi, L'usage des plaisirs*, - 2 volumes distincts de *L'Histoire de la sexualité*, parus en 1984) qui s'intéresse au sujet, à comment celui-ci se retourne sur lui-même. « Pourrait-on croire », car c'est bien la compréhension d'un lecteur pressé d'après Edouard Delruelle. Pour ce dernier faire passer Foucault pour un initiateur de la libération de soi et le ranger à côté de Jane Fonda et sa promotion du body building et de la nourriture bio, dans une version un peu plus intello peut-être, est un contresens, ou bien malhonnête, ou bien confondant la critique et l'objet de la critique. Car Foucault ne fait pas l'apologie des discours de la libération et de l'authenticité individuelle, il en fait la généalogie (et la critique), sur un campus californien connu pour son dynamisme politique en 68. Ce que nous appellerons l'individualisme postpolitique, Foucault s'en méfie déjà, alors qu'il est contemporain de ce mouvement, de cette tendance. E. Delruelle veut expliquer en quoi le slogan « faire de sa vie une œuvre d'art » constitue selon lui une alternative à cet individualisme postpolitique, une autre façon de penser l'éthique et le rapport à soi. Plus largement il dit vouloir « évaluer la pertinence de ce slogan, quelle est sa portée, et ses limites aussi, et ainsi [s]'interroger sur la façon dont notre société contemporaine nous oblige à nous poser la question du sens de la vie et du rapport à soi. »

La question du sens de l'existence est millénaire. Jusqu'à très récemment dans l'Histoire, la réponse à cette question était trouvée dans la religion. Le texte fait donc un petit détour par la religion et expose deux apports entremêlés de celle-ci : la morale, qui relie l'individu à la société en cela qu'elle lui permet de fonctionner avec les autres, et l'éthique, la façon dont chacun se conduit et se définit comme sujet, potentiellement par rapport à la morale. Au-delà des règles morales, juridiques et codes (incorporés) en tous genres que comporte la morale, la religion propose « toutes sortes d'exercice et de pratiques de soi » (de la méditation à la flagellation en passant par la transe et la circoncision), une dimension éthique, une stylistique de l'existence. « Récemment » pourtant, morale et éthique religieuse aurait fait bande à part. D'après Foucault, « nous occidentaux du 20ème et 21ème siècles, héritiers du christianisme, nous nous sommes peut-être émancipés de la morale chrétienne, mais pas de l'éthique chrétienne ». L'éthique chrétienne aurait été maintenue, postmodernisée et l'esthétique de l'existence pourrait être une voie de sortie des pratiques chrétiennes laïcisées.

L'ENTRÉE DE LA LIBÉRATION SEXUELLE

Foucault annonce écrire une *Histoire de la sexualité*. Le premier tome, *La volonté de savoir* (1976), est attendu à gauche comme un soutien de la libération sexuelle. Déconvenue immense, il la critique, la juge naïve. Le problème de la sexualité, en Occident, selon Foucault, n'est pas sa répression mais son omniprésence dans les bouches et le rôle qu'elle prend : un catalyseur d'une éthique (chrétienne) de l'aveu. Le sexe serait « le révélateur de ce que nous sommes, de notre identité profonde. Le sexe est considéré comme le lieu où se lit, où se dit notre vérité profonde. »

UNE ÉTHIQUE (INDIVIDUALISTE) CHRÉTIENNE DE L'AVEU

À travers cette éthique de l'aveu et ses différentes manifestations / pratiques (shows télé, psychanalyse et recherche de l'authenticité, « partir à la recherche de soi-même »), Foucault ferait une critique de sa société contemporaine (toujours d'actualité) en la reliant à différentes époques. Autant, il est vraie que la morale du new yorkais du 20ème siècle diffère énormément de celle du moine du 6ème siècle, autant leurs éthiques seraient très proches : l'un va chez le psy ou regard Oprah, l'autre va à confesse.

ALTERNATIVES HISTORIQUES À L'ÉTHIQUE INDIVIDUALISTE

Cheminement de Foucault toujours, retracé par E. Delruelle, une fois identifiée cette éthique de

l'aveu, Foucault chercha dans l'Histoire des alternatives. Il trouvera son intérêt dans l'Antiquité païenne (avec tout de même un petit passage par la Renaissance et le dandysme du 19ème siècle) et notamment les écoles philosophiques stoïciennes et épicuriennes, avec cependant cette observation qui pourrait nous faire détourner le regard : la morale d'alors n'a rien d'enviable. Au-delà des mythes, on s'aperçoit que les « Grecs et les Romains étaient tout sauf des « libertaires » ». Pire « la plupart des préceptes moraux que le christianisme va imposer au monde occidental proviennent d'ailleurs du stoïcisme (notamment l'austérité sexuelle : chasteté avant le mariage, fidélité, prohibition de l'homosexualité »). Mais on peut encore se dire qu'il s'agit là de morale et pas d'éthique.

LE PARADOXE DES TECHNIQUES

Oui mais non mais si. Les techniques monastiques dont nous avons hérité, sont elles-même hérités des écoles philosophiques dans lesquels Foucault va chercher une alternative. Mais alors quelle différence y a-t-il entre l'éthique contemporaine et l'éthique stoïcienne par exemple ? La différence existerait parce que les techniques éthiques ne suffisent pas à définir une éthique, il faudrait prendre en compte les finalités de ces techniques. En l'occurrence, les techniques telles que l'examen et la direction de conscience, la méditation, l'interprétation des rêves, la purification de l'âme, bien que très semblables à ce qu'on peut trouver aujourd'hui chez les psy, chamans et coachs en tous genres, avaient des finalités différentes de celles poursuivies aujourd'hui. Dans l'Antiquité, les techniques étaient utilisées pour « se façonner soi-même », aujourd'hui elle le serait pour « percer le secret de soi-même ».

PARENTHÈSES : UNE ÉTHIQUE PRATIQUE

Il est rappelé au passage que parler d'éthique pour parler d'esthétique de l'existence n'est pas abusif quand on sait les implications et applications pratiques que celle-ci avait. Loin d'être juste développée théoriquement, l'éthique était un exercice quotidien. Il est fait mention de quatre pratiques principales :

- l'entraînement concernait la sexualité, la diététique, la gymnastique (sport)
- l'ascèse regroupait les « exercices par lesquels le sujet se met en situation de s'éprouver soi-même : les épreuves de purification, de concentration, les retraites » afin d'être en mesure d'avancer dans la vie peu importe ce qu'elle réserve.
- la méditation (mémoire, préméditation, travail des représentations, interprétation des rêves)
- l'examen de soi et de sa conscience (inspection, inventaire de soi et comparaison avec ce qui devrait être, auto-évaluation mais « pas sur le modèle [...] de la loi et de la culpabilité »)

DES ÉCOLES POUR SE FORGER, D'AUTRES POUR SE CONNAÎTRE

« Dans les écoles philosophiques du Jardin (Épicure) et du Portique (stoïcisme) [...] on n'apprenait donc pas aux disciples à être transparents et authentiques, encore moins à se juger et à confesser leurs péchés ; mais on leur enseignait des techniques et des pratiques pour se forger une personnalité capable d'affronter toutes les fortunes de l'existence (la maladie, l'amour, la guerre, quelle que soit leur condition - empereur comme Marc-Aurèle ou esclave comme Epictète). »

Mais alors « Connais-toi toi-même », qu'est-ce que ça veut dire ? D'après Foucault, une autre formule de Socrate est plus significative de sa philosophie « Soucis-toi de toi-même ». Il s'agit selon lui d'une invitation à être attentif à soi pour se gouverner soi-même. Et ce serait Platon, premier disciple de Socrate, qui aurait fait du « connais-toi toi-même » une injonction à se connaître. La philosophie de la transformation voire de l'invention, de la création de soi, majoritaire dans l'Antiquité, aurait cédé sa place à la philosophie platonicienne avec l'arrivée du christianisme. Chercher à se rapprocher, par l'introspection, du monde des Idées (Platon) aurait été un terreau fertile à la religion chrétienne et l'idée que l'aveu permet de se rapprocher de Dieu.

QUAND SOUDAIN : NIETZSCHE

Nietzsche arrive par une drôle de transition par Michel Onfray, philosophe contemporain consonant avec l'esthétique de l'existence, qui selon E. Delruelle doit beaucoup à Foucault et s'inspire comme lui de Nietzsche. Ce dernier est défini comme un moraliste esthétique, en cela qu'il ne s'intéressait pas au bien et au mal comme tout le monde mais aux cultures selon qu'elles cherchent à développer ou à détruire la créativité (« qui [parcourt] la vie et le langage »). Selon ce critère il définit deux « devenir » opposés : le devenir-prêtre qui déprécierait la vie au nom de valeurs supérieures, transcendantes, (religieuse ? morales ?) et le devenir-artiste, « par-delà le bien et le mal », qui « cherche à développer le potentiel d'intensité et de créativité inhérent au monde tel qu'il est ». Expliqué par un autre bout et avec mes mots, il récuse l'idée qu'il y aurait des critères objectifs absolus qui permettraient de juger de ce qui est bon ou mauvais, cette évaluation ne peut se faire qu'à l'écoute du contexte, de l'intensité qu'elle fait ressentir et de la créativité qu'elle inspire. Le bon et le mauvais qui permettent de mesurer l'intensité et la qualité de l'existence sont à chercher dans une éthique non-conformiste, non-idéale, mais profondément ancrée dans l'ici et maintenant ; on trouverait l'intensité et la qualité d'une œuvre de façon similaire. Moraliste esthétique. Esthète-Éthicien de l'existence ?

FAIRE DE SA VIE UNE OEUVRE D'ART EN 2006, D'APRÈS E. DELRUELLE

L'auteur du texte explore celles qui sont pour lui les deux voies par lesquelles retrouver aujourd'hui (en 2006, mais bon, on est pas à treize ans près), la possibilité de faire de sa vie une œuvre d'art.

La première, les petites communautés qui expérimentent d'autres « styles de vie » (cercles d'intellectuels, groupes surréalistes, communauté gay). Il écrit en citant Foucault :

« Il ne suffit pas, dit-il en substance dans une interview qui eut beaucoup de retentissement dans la communauté gay, que notre société tolère la possibilité de faire l'amour avec quelqu'un du même sexe (= aborde la question en terme de droits), mais qu'elle soit attentive au fait que faire l'amour avec quelqu'un du même sexe peut entraîner toute une série d'autres choix, d'autres valeurs. Dans un monde où les modes d'existence sont pauvres, schématisés, le défi, à ses yeux, est d'inventer des modes de vie et de relations inédits, dont tout le monde pourrait tirer profit . »

Inconvénient, cette voie n'est par définition pas empruntable par le plus grand nombre. Option élitiste donc, les tenants de cette esthétique pratiqueraient-ils un « art » de la distinction ?

La seconde serait de repolitiser nos arts de vivre, les rendre subversifs. *Œuvrer* avec nos vies à résister au capitalisme, à enrayer ses mécanismes. Choisir à travers « l'activité esthétique (et donc dans l'esthétique de soi) quelque chose qui résiste à l'utilité et à l'efficacité – quelque chose qui est du côté de la perte, de la limite, de la résistance obtuse à toute forme d'efficacité. ». Pour appuyer son propos il passe très vite en revue quelques tentatives, de courtes durée, justement par ce qu'elles étaient dangereuses pour le « mode de production capitaliste ». Il faudrait donc s'en inspirer, faire de nos vies des œuvres d'art que « le nouvel esprit du capitalisme » ne saurait intégrer, digérer, contrairement aux pratiques d'épanouissement personnel. E. Delruelle y voit en plus une issue potentiellement favorable au partage de la population déjà en marche, entre les efficaces, intégrés au système et les « désœuvrés » (les précarisés, les stigmatisés, les dépossédés) dont l'existence est privée de beauté et de regards tant ils sont surnuméraires et « esclaves ».

Il conclut en revenant à Foucault d'après qui les deux voies seraient complémentaires : « la voie élitiste des petites communautés expérimentales et la voie politique de l'inventivité sociale ». Lui même était d'ailleurs « à la fois un esthète minoritaire et un militant politique ». Mais, à croire que l'auteur et Foucault partagent le même pessimisme, E. Delruelle achève son texte sur une citation de Foucault s'adressant à ses auditeurs du Collège de France dans laquelle il questionne les efforts que

réclame aujourd'hui la reconstitution d'une éthique de soi, malgré l'urgence et la nécessité politique. Foucault, dans cette citation, se décourage des efforts encore à produire, considérant pourtant l'éthique de soi comme le plus important et le seul rempart qui nous reste face au pouvoir politique.

Ce que ça vient gratter - à étayer plus tard

LA CULTURE DE L'AVEU

Considérer une *culture de l'aveu* laïcisée m'invite à la chercher même dans les espaces profondément politiques et militants. Je trouve cet angle intéressant pour complexifier ma compréhension des comportements construits en réaction aux luttes contre les oppressions structurelles. En effet, il est je trouve facile d'observer des mécanismes d'introspection, de confession de la part d'hommes en pleine prise conscience de leur privilège masculin et de leur rôle performatif dans le maintien d'un système hétérosexiste et patriarcale. En miroir et comme une injonction à se connaître soi-même et à se confesser en tant qu'homme, il n'est pas rare de voir des militant.e.s (pro)féministes exercer leur éthique à travers des pratiques de délation et d'identification systématique des agents du patriarcat. On pourrait faire des analogies avec des formes de militantisme anti-raciste ou de lutte des classes.

Les justifications apportées à ces différents comportements seront parfois éthiques, mais souvent politiques et idéologiques. Mais alors quelle place prend ici l'éthique chrétienne (voire la morale) ? Dans quelle mesure les dilemmes qui s'imposent peuvent se réduire à « avouer ou ne pas avouer », « faire avouer ou ne pas faire avouer », et comment sortir de cette binarité ?

Je souhaite aussi rester prudent dans les critiques que ce texte peuvent inspirer vis-à-vis de la psychanalyse. Il n'en est pas vraiment question ici, mais j'ose imaginer que la maison psychanalytique a des choses à apporter, également du point de vue des techniques. Je trouverais intéressant de creuser ce qui permet de définir la finalité d'une technique de soi (telle que la psychanalyse), ce qui permet de discerner dans quelle mesure elle alimente une quête de la vérité et une éthique de l'aveu tournée vers soi et dans quelle mesure elle renforce un travail de façonnage de soi, une quête de transformation de soi tournée vers la société. Qu'est-ce qui dans les techniques de soi, actuelles ou passées, antiques, permet de résister à l'éthique chrétienne survivante ?

En tous cas, je me méfie de ma propre propension à opposer psychologie et politique.

L'ENTRÉE DE LA SEXUALITÉ

Je me fais à moi-même un constat jamais formulé : la multiplicité de mes partenaires sexuelles, sans forcément être consensuelle pour autant, n'a jamais suscité de réactions violentes ou de résistance forte, aussi bien dans mes relations amicales ou familiales qu'avec mes relations amoureuses et/ou sexuelles elles-mêmes. En revanche, des propos que j'ai pu tenir sur l'amour, des discussions sur des questions d'interdépendance affective, ou même des choix d'orientation « professionnelle » ont été remuantes à différentes reprises. Dans les premiers cas, les mots ne manquent pas pour décrire les situations concrètes, l'aveu et facile, la transparence aussi. Dans les seconds cas, décrire, définir peut être beaucoup plus difficile et la difficulté peut être perçue comme une résistance à la transparence, un refus d'authenticité (hypothèse). C'est en tous cas ce que j'ai pu ressentir. J'en viens même à me demander si la

sexualisation d'une relation ne produit pas parfois une intransigeance éthique de l'aveu : se pourrait-il que la sexualité ait été à se point investie par une culture de l'aveu que cette dernière investirait les relations interpersonnelles en passant par la sexualité ?

La performativité dans la sexualité n'a à mon sens rien de secret quand il s'agit de rapports de genre (sexe, sexualité, identité), mais pourrait on parler également d'une performativité de la sexualité en la matière de l'éthique chrétienne de l'aveu ?

Le texte me raconte qu'il y a de multiples façon de regarder la sexualité, mais surtout que le potentiel de vérité à trouver dans la sexualité est probablement surestimé. C'est d'ailleurs, je crois, une de mes intuitions. Alors même que je cherchais à définir des pratiques communes aux personnes à enquêter, je trouvais l'expression « relations interpersonnelles subversives » ou « hors-normes ». Je me demande maintenant dans quelle proportions les personnes à qui j'ai pu tenir ce langage l'ont immédiatement associé à mes pratiques sexuelles plutôt qu'à mon mode d'habitat par exemple.

DEVENIR-ARTISTE

Sans doute aussi que la sexualité peut être regardée en tant qu'expérience sensible intense, comme un espace de créativité en corps. Mais là encore, attention à ne pas se tromper, suis-je en train de regarder la sexualité à travers les lunettes du « devenir-artiste » ou suis-je en train de regarder le « devenir-artiste » à travers les lunettes de la sexualité ?

Le fait est que l'expression « devenir-artiste » et ce qu'elle semble renfermer m'interpelle. « Par delà le bien et le mal ». Moi qui gardait en tête une définition de l'éthique spinoziste et notamment le fait que c'est parce qu'on désire quelque chose qu'on la juge bonne et pas l'inverse, je trouve chez Nietzsche un nouvel éclairage. Peut-être une passerelle à trouver entre « développer le potentiel d'intensité et de créativité inhérent au monde tel qu'il est » (Nietzsche) et « élargir le champ du conatus » (Spinoza) ?

Peut-être aussi des passerelles à bâtir, entre l'ancrage de Nietzsche dans le réel, l'ici et le maintenant qui résonne avec mes pratiques sensibles de l'amour et de l'engagement et « l'engagement-recherche » de Bensayag et Del Rey qui résonne avec une recherche d'organique dans mes pratiques politiques de l'amour et de l'engagement toujours.

Peut-être encore qu'il faudra aller chercher du côté des passions amoureuses, artistiques, politiques et de recherche dont parle Bensayag dans son interview « L'amour n'est jamais du côté de l'ordre » et faire des liens entre mes engagements amoureux, poétiques, politiques et maintenant de recherche avec le DHEPS...

L'ART DE LA DISTINCTION

Enfin, dernier voyant qui s'allume à la (re)lecture du texte, cette notion de distinction élevée au niveau de l'art. Je peux dire avec certitude qu'étant donné mon cheminement (considérations sur la rapport à la norme, besoin de distinction fier et coupable à la fois...) et ma lecture toujours en cours de *Styles, critique de nos formes de vie* de Marielle Macé, j'ai tout intérêt à aller démêler et écrire ce qui se joue pour moi et par rapport à ma thématique autour de la distinction.

Distinction qui n'est pas un « mal » en soi, qui n'est pas le propre des logiques individualistes, alors que le monopole de la logique distinctive en revanche oui. Car dans la distinction et dans ces modes de mise en œuvre, il y a autant des recherches d'écarts, des stylisations, des effets de mode très artificiels voire producteurs de normes (individualisme, production de statuts, de

hiérarchisation, de supports à la domination...) que des échappées (volontaires ou non) à ces normes. L'enjeu serait donc de résister à la superposition de la distinction en tant qu'elle peut être d'une part, source d'art de vivre, un « défi », une « invention » « de modes et de valeurs » comme cela semble être interprété par Foucault quand il évoque les petites communautés, notamment gay ; et à la distinction en tant qu'elle est d'autre part une course naïve au dévoilement de soi, de son soi authentique et enfoui. Car il y a dans la distinction et les mécanismes abordés par Marielle Macé, en quelque sorte, une autre formulation du paradoxe des techniques (éthiques) de soi : la distinction, comme les techniques de soi, peut être motivée par une injonction (chrétienne, néo-libérale, à vous de choisir) à aller chercher en soi, au fond de soi, les ressources, les marqueurs de sa spécificité. De ce point de vue, la logique distinctive produit de l'incapacité à se distinguer, une boucle sans fin d'incorporation et d'expression de modes impersonnels, faute d'un gisement intérieur. Mais elle peut aussi être motivée ou en tous cas remarquée par les formes, les façons d'être, de faire, d'habiter, de travailler, de marcher et ainsi témoigner, rétrospectivement, au regard de la société, d'une distinction, d'un style (de vie), d'une esthétique de l'existence qui peut profiter au monde. Ceci est également valable (peut-être?) pour une éthique de soi, mise en pratique quotidiennement à des fins de se forger plutôt que recherchée compulsivement à des fins de se connaître et de se montrer (en toute transparence et en toute spécificité). L'esthétique de l'existence n'est pas une recherche d'esthétisation de sa vie au sens de stylisation, mais bien une recherche de création et de transformation de soi au regard de la société. Cette démarche, fabrique ou implique une esthétique, une démarcation, une distinction, a fortiori dans une société où l'éthique de soi peine à refaire surface, mais la distinction et l'esthétique en seraient les signes pas les fins.

À suivre donc, les liens entre styles et art et de vivre... Vaste programme (pour cet été).

Annexe témoignant

L'expression « vie bonne » résonne encore dans mes oreilles. Je suis sorti d'un cours de Philosophie Éthique (je suis en troisième année d'école d'ingénieur), un ami me l'avait conseillé en me disant que le prof était plutôt intéressant. Il n'a rien d'exceptionnel ce prof pourtant, il ne paye pas de mine, j'imagine que la plupart des étudiants trouvent sa voix soporifique et suffisamment douce pour bosser les maths pendant son cours. Mais il me dit des mots qui restent, je ne me l'explique pas, je ne me le dis même pas en ces termes, mais il y a quelque chose de subversif dans son enseignement. Il me parle de « vie bonne ». Pas de bonne vie, non ça tout le monde y fait référence tout le temps, pas besoin d'en parler pour savoir ce que c'est qu'un bon métier, une bonne situation... de vie bonne. L'inversion me renverse. J'ai l'impression qu'il me dit qu'il existe une façon de penser où je ne serai pas ingénieur, et j'adore ça.

Voilà mon premier contact avec l'éthique. L'éthique en tant qu'art de vivre, pas en tant que déontologie, cette dernière était bien là et prenait toute la place dans mon environnement scientifique. Voilà ce que j'en ferai dans un premier temps :

Vie bonne

Partout des cris d'enfants qui s'amuse
– dans la rue – des vendeurs aux sourires hostiles
Qui agressent les pensées et font fuir les muses
Partout ce bonheur aux deux tranchantes ruses :
L'infantile généreuse et la savante mercantile.
Partout.

Et partout, des gens s'habillent en pensant « peut-être »
« Peut-être qu'aujourd'hui je le rencontrerai
Le bonheur cliché, le soleil de vingt heures en train de disparaître ».
Partout.

Partout
On semble ailleurs
En retard sur le temps, en retard sur le bonheur.
Et les jours se suivent
Comme si demain était déjà là
Et les foules dérivent
D'un pas sûr, d'un bon pas ?

Partout
La musique, loin d'être juste, sonne juste pour plaire
Et le métronome que font les pièces de monnaies en tombant
Camoufle trop bien les échos titubants
D'un bonheur pas cher.

Pourtant moi j'ai vu des ballons d'hélium
Qui se cachaient dans une poubelle crasseuse

J'ai vu un garçon, les traits tirés, manger ses bonbons en sachet
Sans savoir qu'il fallait être heureux de les manger.
Et nul enfant ne riait en promenant des ballons
Et nul marchand ne vendait de bonbons
Tout ça n'existait pas. On n'entendait pas la musique.
Moi j'ai vu
Des gens qui revendiquaient leur droit au malheur
J'ai vu des gens s'écharper entre amis
Et rincer de larmes tout ce bonheur.
Moi j'ai vu le silence. Et je l'ai vu disparaître
Pour une chanson bien douce qui ne pleure que pour me plaire.
Bonjour tristesse.
Et pourtant partout.

Partout.
A sept heures trente-huit
Le café coule à la va-vite
Comme pour rattraper la musique du réveil
Qui crie, rit, vend, c'est toujours pareil.
Partout.